

Un parfum de chrysanthèmes

Louise Dupré

Numéro 137, mai 2013

Le parfum

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2013). Un parfum de chrysanthèmes. *Moebius*, (137), 19–22.

LOUISE DUPRÉ

Un parfum de chrysanthèmes

L'air charrie une odeur de feuilles moisies, défaites, trop lourdes pour se soulever et tourbillonner dans le vent glacial. Bientôt la neige. Tu grelottes en tenant des chrysanthèmes que tu viens déposer contre la pierre tombale, devant le nom de Cécile Paré, gravé sous celui de ton père. Tu te tiens debout au-dessus du corps de ta mère. Elle est sans doute maintenant un amas de chairs putrides, ou pire, dans quel état est un cadavre après dix mois ? Tu essaies de t'en faire une image concrète. Peine perdue.

Pourquoi es-tu incapable de l'imaginer en décomposition ? Cette question, elle ne t'est jamais venue au sujet de ton père. Quand il a été déposé ici, tu étais une jeune femme avec des projets, des problèmes, des rêves de jeune femme, la mort ne faisait que te taquiner distraitement, elle irait faire son nid dans un corps déjà fatigué, celui d'un oncle ou d'une tante. Maintenant, c'est dans ta chair qu'elle pourrait bien s'installer. À quel âge arrête-t-on de se sentir immortel ?

Tu avais appris à voir ta mère comme une femme seule. La voilà de nouveau unie à ton père, comme sur les photos jaunies de ton album, où elle livre son plus beau sourire à l'appareil, heureuse de se tenir à côté de son homme, de ses trois enfants. Elle a mis sa robe du dimanche, un peu décolletée, sans manches, elle montre sa peau fine, ses bras fermes, elle porte son collier de perles, elle doit avoir un peu plus de quarante ans. C'est l'été, le jardin, la haie de roses trémières, ces effluves que tu reconnaîtrais encore les yeux fermés, comme le parfum de ta mère. Un parfum de bonne qualité qu'elle garde pour les grandes occasions.

Mais il n'y a jamais de grandes occasions dans la famille, et il reste dans son flacon. Parfois, le dimanche, ta mère sort sa parfumeuse et te lance deux ou trois gouttes sur le bras. Ces soirs-là, tu ne te laves pas, tu es sûre d'être la fille de ta mère, tu es bien comme elle.

Elle déteste les parfums bon marché dont s'aspergent les voisines, souvent mêlés à la senteur du fixatif dans les cheveux. Ça lui soulève le cœur à la messe du dimanche, elle se demande si elle pourra communier. Tu es d'accord avec elle, même si tu triches un peu. Tu t'arrêtes un moment pour regarder les bouteilles sur les étagères du cinq-dix-quinze. Il y en a de jolies dans des écrins de velours. Mais tu n'en achètes pas, tu n'en offres pas à ta mère, tu ne portes pas de parfum.

Aujourd'hui encore, tu n'en portes aucun. Tu as pourtant fait les grands magasins, les boutiques d'aéroport, les parfumeries de Paris, le rayon des cosmétiques dans les pharmacies. Tu t'es fait asperger, conseiller, inciter à acheter une marque ou une autre, jamais tu ne t'y es résolue. L'impression qu'il restera toujours, au fond du flacon, une odeur de salon funéraire. Cette odeur, tu préfères la laisser sommeiller au fond des bouteilles, comme ces génies malveillants qu'il ne faut surtout pas réveiller.

Sans doute est-ce le parfum des chrysanthèmes dans tes mains, il suffit de si peu pour ranimer l'enfance. Ce que tu ressens n'est pas de la douleur. Une tristesse de novembre, une mélancolie paisible, le regret que cette époque soit terminée, réduite pour toujours en une fine poussière. Déjà, tu mélanges les époques, les paroles, les circonstances, les lieux. Cette photo a-t-elle été prise dans le logement de la 9^e avenue ou dans celui de la 1^{re}? Et qui est cette femme que tu as vue à quelques reprises? Il te semble qu'elle venait à la maison.

Depuis la mort de ta mère, personne ne peut plus te répondre, tu resteras éternellement avec tes doutes. Tu t'étonnes de n'avoir pas su lui demander ces choses-là. Mais ces choses-là ne t'intéressaient pas, avoue-le, tu courais dans ta vie comme dans une cage sans penser qu'un jour la roue s'arrêterait brusquement. La voici immobile, la roue. Tu as tout ton temps pour interroger le passé qui se décompose sous tes pieds.

Tu n'as jamais parlé à ta mère du cimetière des capucins à Palerme. Des catacombes datant du XVI^e siècle, où les corps, momifiés, sont accrochés aux murs. Fascinée, tu en avais visité en silence toutes les sections. Tu étais restée interdite devant la petite Rosalia Lombardo, deux ans, morte d'une pneumonie au début des années 1920, mais encore parfaitement conservée. Elle semblait dormir dans son cercueil de verre, aussi sereine que ta mère au salon funéraire, il n'y a pas si longtemps.

Cette coutume païenne a été abolie. Pourtant, il devait y avoir quelque chose d'apaisant, de réconfortant à visiter ses morts, à s'en occuper, à leur confectionner de nouveaux vêtements quand les anciens devenaient trop poussiéreux. Les vivants et les morts continuaient à se côtoyer, à cohabiter. Si tu étais croyante, tu te dirais *Le ciel est un endroit où l'on peut aller passer le dimanche après-midi avec ses disparus*. Toi-même, tu aurais moins peur de mourir si tu savais que ta famille pourrait venir te visiter. Pas d'arrachement brutal à la vie, un passage plutôt, tout en douceur.

Curieusement, ça ne sentait pas la mort dans les catacombes. Ça ne sentait pas la vie non plus, sa sueur, ses haleines fraîches ou fortes, son urine. Comme si on se promenait dans un autre monde, accueillant, attentif au deuil. Rien de morbide, non. On était bien, tellement bien que, le lendemain, tu avais voulu y revenir. Et puis il a bien fallu quitter le silence pour retrouver le vacarme de Palerme, un enfer de motos, de klaxons et de cris projetés contre la pierre noircie. Comme si tous ces gens s'acharnaient à ignorer que leurs ancêtres dormaient tout près.

Il te faudra bien finir par quitter le cimetière. Tu n'auras pas vu ta mère, tu ne lui auras pas apporté de nouvelle robe, tu partiras sans consolation après lui avoir laissé ces fleurs qui, demain, seront déjà fanées. À moins qu'elles ne gèlent. La fleuriste leur a installé de petits tubes avec de l'eau pour les conserver, mais à quoi bon ? Tu n'as pas meilleure conscience pour autant. Tu n'aurais pas dû permettre que ta mère soit enterrée ici, dans ce vent polaire, même si elle le désirait. Mais tu ne tenais pas à ce qu'on te prenne pour une folle. Tu vis dans un monde

où l'on règle les choses de la mort comme les transactions courantes, cercueil ou urne, service religieux ou cérémonie civile, bouquets de roses ou d'œillet? À vous de choisir l'odeur que vous désirez pour votre deuil. Magasinez, marchandez, calculez, vous n'aurez pas le temps de penser, vous n'aurez pas le temps de vous laisser aller.

Il ne faut pas se laisser aller. Combien de fois as-tu entendu cette phrase dans la bouche de ta mère? Elle pleurait durant le service funèbre de ton grand-père. Pour ton père, tu ne te rappelles plus, trop préoccupée par ta propre peine. Tu as appris à te contrôler dès ta tendre enfance, tu es une femme sensée, pondérée, réservée, raisonnable, responsable, agréable, sociable, tu peux être tranquille, le couvercle de la marmite ne sautera pas. Aucun danger de ressembler à cette femme qui s'accrochait au cercueil de son père en criant alors qu'on voulait le refermer. On avait dû l'arracher de force, des funérailles pénibles, vraiment! Mais elle, au moins, elle avait eu le courage de hurler.

Le vent est de plus en plus froid, ta mère de plus en plus morte, son nom de plus en plus abstrait, les feuilles ne sentent plus rien, ni les chrysanthèmes dans tes bras. Tu les déposes en vitesse sur le sol et tu t'enfuis, tu cours jusqu'à ta vie de maintenant. L'automobile démarre du premier coup, comme d'habitude, tu remets la musique que tu as écoutée en venant, tu te prépares à revoir encore une fois tes paysages familiers, la vieille église où tu allais au mois de Marie, le collège où tu as appris le latin, le parc où tu as marché si souvent avec ta mère, le parc où tu ne marcheras plus jamais avec ta mère, le parc où tu ne marcheras plus jamais.

Tu vois surgir le mot «fin» devant tes yeux et tu as soudain l'impression d'être une actrice en noir et blanc qui s'apprête à abandonner pour toujours la terre où elle est née.